Marguerite Yourcenar

Œuvres romanesques

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR
AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR
CHRONOLOGIE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

MARGUERITE YOURCENAR

Œuvres romanesques

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR
CHRONOLOGIE

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© *Éditions Gallimard, 1982.*

ALEXIS
OU
LE TRAITÉ DU VAIN COMBAT

À lui-même.

© *Au Sans Pareil, 1929, pour la première édition.*
© *Éditions Gallimard, 1971, pour la présente édition.*

PRÉFACE

Alexis ou le Traité du vain combat *parut en 1929; il est contemporain d'un certain moment de la littérature et des mœurs où un sujet jusque-là frappé d'interdit trouvait pour la première fois depuis des siècles sa pleine expression écrite. Près de trente-cinq ans se sont écoulés depuis sa publication : durant cette période, les idées, les coutumes sociales, les réactions du public se sont modifiées, moins d'ailleurs qu'on ne le croit; certaines des opinions de l'auteur ont changé, ou auraient pu le faire. Ce n'est donc pas sans une certaine inquiétude que j'ai rouvert* Alexis *après ce long intervalle : je m'attendais à devoir apporter à ce texte un certain nombre de retouches, à faire le point d'un monde transformé.*

Pourtant, à bien y réfléchir, ces modifications m'ont paru inutiles, sinon nuisibles; sauf en ce qui concerne quelques inadvertances de style, ce petit livre a été laissé tel qu'il était, et ceci pour deux raisons qui, en apparence, s'opposent : l'une est le caractère très personnel d'une confidence étroitement reliée à un milieu, un temps, un pays maintenant disparu des cartes, imprégnée d'une vieille atmosphère d'Europe centrale et française à laquelle il eût été impossible de changer quoi que ce soit sans transformer l'acoustique du livre; le second au contraire est le fait que ce récit, à en croire les réactions qu'il provoque encore, semble avoir gardé une sorte d'actualité, et même d'utilité pour quelques êtres.

Bien que ce sujet jadis considéré comme illicite ait été de nos jours abondamment traité, et même exploité, par la littérature, acquérant ainsi une espèce de demi-droit de cité, il sem-

ble en effet que le problème intime d'Alexis ne soit guère aujourd'hui moins angoissant ou moins secret qu'autrefois, ni que la facilité relative, si différente de la liberté véritable, qui règne sur ce point dans certains milieux très restreints, ait fait autre chose que de créer dans l'ensemble du public un malentendu ou une prévention de plus. Il suffit de regarder attentivement autour de nous pour s'apercevoir que le drame d'Alexis et de Monique n'a pas cessé d'être vécu et continuera sans doute à l'être tant que le monde des réalités sensuelles demeurera barré de prohibitions dont les plus dangereuses peut-être sont celles du langage, hérissé d'obstacles qu'évitent ou que contournent sans trop de gêne la plupart des êtres, mais sur lesquels s'enferrent presque immanquablement les esprits scrupuleux et les cœurs purs. Les mœurs, quoi qu'on dise, ont trop peu changé pour que la donnée centrale de ce roman ait beaucoup vieilli.

On n'a peut-être pas assez remarqué que le problème de la liberté sensuelle sous toutes ses formes est en grande partie un problème de liberté d'expression. Il semble bien que, de génération en génération, les tendances et les actes varient peu ; ce qui change au contraire est autour d'eux l'étendue de la zone de silence ou l'épaisseur des couches de mensonge. Cela n'est pas vrai que des aventures interdites : c'est à l'intérieur du mariage lui-même, dans les rapports sensuels entre époux, que la superstition verbale s'est le plus tyranniquement imposée. L'écrivain qui cherche à traiter avec honnêteté de l'aventure d'Alexis, éliminant de son langage les formules supposées bienséantes, mais en réalité à demi effarouchées ou à demi grivoises qui sont celles de la littérature facile, n'a guère le choix qu'entre deux ou trois procédés d'expression plus ou moins défectueux et parfois inacceptables. Les termes du vocabulaire scientifique, de formation récente, destinés à se démoder avec les théories qui les étayent, détériorés par une vulgarisation à outrance qui leur enlève bientôt leurs vertus d'exactitude, ne valent que pour les ouvrages spécialisés, pour lesquels ils sont faits; ces mots-étiquettes vont à l'encontre du but de la littérature, qui est l'individualité dans l'expression. L'obscénité, méthode littéraire qui eut de tout temps ses adeptes, est une technique de choc défendable s'il s'agit de forcer un public prude ou blasé à regarder en face ce qu'il ne veut pas voir, ou ce que par excès d'habitude il ne voit plus. Son emploi peut aussi légitimement correspondre à une espèce d'entreprise de nettoyage des mots, d'effort pour rendre à des vocables indifférents en eux-mêmes,

mais salis et déshonorés par l'usage, une sorte de propre et tranquille innocence. Mais cette solution brutale reste une solution extérieure : l'hypocrite lecteur tend à accepter le mot incongru comme une forme de pittoresque, presque d'exotisme, à peu près comme le voyageur de passage dans une ville étrangère s'autorise à en visiter les bas-fonds. L'obscénité s'use vite, forçant l'auteur qui l'utilise à des surenchères plus dangereuses encore pour la vérité que les sous-entendus d'autrefois. La brutalité du langage trompe sur la banalité de la pensée, et (quelques grandes exceptions mises à part) reste facilement compatible avec un certain conformisme.

Une troisième solution peut s'offrir à l'écrivain : l'emploi de cette langue dépouillée, presque abstraite, à la fois circonspecte et précise, qui en France a servi durant des siècles aux prédicateurs, aux moralistes, et parfois aussi aux romanciers de l'époque classique pour traiter de ce qu'on appelait alors « les égarements des sens ». Ce style traditionnel de l'examen de conscience se prête si bien à formuler les innombrables nuances de jugement sur un sujet de par sa nature complexe comme la vie elle-même qu'un Bourdaloue ou un Massillon y ont eu recours pour exprimer l'indignation ou le blâme, et un Laclos le libertinage ou la volupté. Par sa discrétion même, ce langage décanté m'a semblé particulièrement convenir à la lenteur pensive et scrupuleuse d'Alexis, à son patient effort pour se délivrer maille par maille, d'un geste qui dénoue plutôt qu'il ne rompt, du filet d'incertitudes et de contraintes dans lesquelles il se trouve engagé, à sa pudeur où il entre du respect pour la sensualité elle-même, à son ferme propos de concilier sans bassesse l'esprit et la chair.

Comme tout récit écrit à la première personne, Alexis *est le portrait d'une voix. Il fallait laisser à cette voix son propre registre, son propre timbre, ne rien lui enlever, par exemple, de ses inflexions courtoises qui semblent quelque peu d'un autre âge, et le semblaient déjà il y a près de trente-cinq ans, ou encore de ces accents de tendresse presque cajoleuse qui en disent peut-être plus long sur les rapports d'Alexis et de sa jeune femme que sa confidence elle-même. Il fallait aussi laisser au personnage certaines opinions qui à l'auteur paraissent aujourd'hui douteuses, mais qui gardent leur valeur de caractérisation. Alexis explique ses penchants par l'effet d'une enfance puritaine dominée entièrement par les femmes, vue exacte peut-être en ce qui le concerne, importante pour lui dès l'instant qu'il l'accepte, mais qui (même si j'y ai donné créance autrefois, ce*

dont je ne me souviens plus) me semble maintenant le type de l'explication destinée à faire rentrer artificiellement dans le système psychologique de notre époque des faits qui se passent peut-être de ce genre de motivation. De même, la préférence d'Alexis pour le plaisir goûté indépendamment de l'amour, sa méfiance envers tout attachement qui se prolonge, est caractéristique d'une période en réaction contre tout un siècle d'exagération romantique : ce point de vue a été l'un des plus répandus de notre temps, quels que soient d'ailleurs les goûts sensuels de ceux qui l'expriment. On pourrait répondre à Alexis que la volupté ainsi mise à part risque elle aussi de tourner en morne routine ; bien plus, qu'il y a un fond de puritanisme dans ce souci de séparer le plaisir du reste des émotions humaines, comme s'il ne méritait pas d'y avoir sa place.

Alexis quittant sa femme donne pour motif à son départ la recherche d'une liberté sexuelle plus entière et moins entachée de mensonge, et cette raison reste certes la plus décisive ; il est pourtant probable qu'il s'y mêle d'autres motivations plus difficiles encore à avouer par celui qui s'en va, telles que l'envie d'échapper à un confort et à une respectabilité fabriqués d'avance, et dont Monique est devenue bon gré mal gré le vivant symbole. Alexis orne sa jeune femme de toutes les vertus, comme si, en augmentant entre elle et lui les distances, il trouvait plus facile de justifier son départ. J'ai parfois songé à composer une réponse de Monique, qui, sans contredire en rien la confidence d'Alexis, éclairerait sur certains points cette aventure, et nous donnerait de la jeune femme une image moins idéalisée, mais plus complète. J'y ai pour le moment renoncé. Rien n'est plus secret qu'une existence féminine. Le récit de Monique serait peut-être plus difficile à écrire que les aveux d'Alexis.

Pour ceux qui auraient oublié leur latin d'école, notons que le nom du principal personnage (et par conséquent le titre du livre) est emprunté à la deuxième Églogue *de Virgile,* Alexis, *à laquelle, et pour les mêmes raisons, Gide prit le Corydon de son essai si controversé. Le sous-titre, d'autre part,* Le Traité du vain combat, *fait écho au* Traité du vain désir, *cette œuvre un peu pâle de la jeunesse d'André Gide. En dépit de ce rappel, l'influence de Gide fut faible sur* Alexis : *l'atmosphère quasi protestante et le souci de réexaminer un problème sensuel viennent d'ailleurs. Ce que j'y retrouve au contraire dans plus d'une page (et à l'excès peut-être), c'est*

l'influence de l'œuvre grave et pathétique de Rilke, *qu'un hasard heureux m'avait fait connaître de bonne heure. En général, nous oublions trop l'existence d'une sorte de loi de la diffusion retardée, qui fait que les jeunes gens cultivés vers 1860 lisaient Chateaubriand plutôt que* Baudelaire, *et ceux de la fin du siècle Musset plutôt que* Rimbaud. *Pour moi, qui ne me prétends du reste à aucun degré caractéristique, j'ai vécu mes années de jeunesse dans une indifférence relative à la littérature contemporaine, due en partie à l'étude de celle du passé (c'est ainsi qu'un* Pindare, *d'ailleurs bien gauche, précède dans ce qu'on pourrait appeler ma production ce petit livre sur* Alexis*), en partie à une instinctive méfiance envers ce qu'on pourrait appeler les valeurs de vogue. Des grands livres de Gide où le sujet qui m'occupe était enfin ouvertement traité, la plupart ne m'étaient encore connus que par ouï-dire; leur effet sur* Alexis *tient bien moins à leur contenu qu'au bruit fait autour d'eux, à cette espèce de discussion publique s'organisant autour d'un problème jusque-là examiné en huis clos, et qui m'a certainement rendu plus facile d'aborder sans trop d'hésitation le même thème. C'est du point de vue* formel *surtout que la lecture des premiers livres de Gide m'avait été précieuse, en me prouvant qu'il était encore possible d'utiliser la forme purement classique du récit, qui autrement eût risqué peut-être de me sembler à la fois exquise et surannée, et en m'évitant de tomber dans le piège du roman proprement dit, dont la composition demande de son auteur une variété d'expérience humaine et littéraire qu'à cette époque je n'avais pas. Ce que j'en dis n'a certes pas pour but de réduire l'importance de l'œuvre d'un grand écrivain qui fut aussi un grand moraliste, encore moins de séparer cet* Alexis, *écrit dans l'isolement de la mode par une jeune femme de vingt-quatre ans, d'autres ouvrages contemporains d'intentions plus ou moins semblables, mais au contraire de leur apporter l'appui d'une confidence spontanée et d'un témoignage authentique. Certains sujets sont dans l'air d'un temps; ils sont aussi dans la trame d'une vie.*

1963.

Cette lettre, mon amie, sera très longue. Je n'aime pas beaucoup écrire. J'ai lu souvent que les paroles trahissent la pensée, mais il me semble que les paroles écrites la trahissent encore davantage. Vous savez ce qui reste d'un texte après deux traductions successives. Et puis, je ne sais pas m'y prendre. Écrire est un choix perpétuel entre mille expressions, dont aucune ne me satisfait, dont aucune surtout ne me satisfait sans les autres. Je devrais pourtant savoir que la musique seule permet les enchaînements d'accords. Une lettre, même la plus longue, force à simplifier ce qui n'aurait pas dû l'être : on est toujours si peu clair dès qu'on essaie d'être complet ! Je voudrais faire ici un effort, non seulement de sincérité, mais aussi d'exactitude ; ces pages contiendront bien des ratures ; elles en contiennent déjà. Ce que je vous demande (la seule chose que je puisse vous demander encore), c'est de ne passer aucune de ces lignes qui m'auront tant coûté. S'il est difficile de vivre, il est bien plus malaisé d'expliquer sa vie.

J'aurais peut-être mieux fait de ne pas m'en aller sans rien dire, comme si j'avais honte, ou comme si vous aviez compris. J'aurais mieux fait de m'expliquer à voix basse, très lentement, dans l'intimité d'une chambre, à cette heure sans lumière où l'on se voit si peu qu'on ose presque avouer tout. Mais je vous connais, mon amie. Vous êtes très bonne. Il y a dans un récit de ce genre quelque chose de pitoyable qui peut mener à s'at-

tendrir ; parce que vous m'auriez plaint, vous croiriez m'avoir compris. Je vous connais. Vous voudriez m'épargner ce qu'a d'humiliant une explication si longue ; vous m'interrompriez trop tôt ; j'aurais la faiblesse, à chaque phrase, d'espérer être interrompu. Vous avez aussi une autre qualité (un défaut peut-être) dont je parlerai tout à l'heure et dont je ne veux plus abuser. Je suis trop coupable envers vous pour ne pas m'obliger à mettre une distance entre moi-même et votre pitié.

Il ne s'agit pas de mon art. Vous ne lisez pas les journaux, mais des amis communs ont dû vous apprendre que j'avais ce qui s'appelle du succès, ce qui revient à dire que beaucoup de gens me louent sans m'avoir entendu, et quelques-uns sans me comprendre. Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de quelque chose, non pas vraiment de plus intime (que puis-je avoir de plus intime que mon œuvre?), mais qui me semble plus intime parce que je l'ai tenu caché. Surtout, de plus misérable. Mais, vous le voyez, j'hésite ; chaque mot que je trace m'éloigne un peu plus de ce que je voulais d'abord exprimer ; cela prouve uniquement que le courage me manque. La simplicité aussi me manque. Elle m'a toujours manqué. Mais la vie non plus n'est pas simple, et ce n'est pas ma faute. La seule chose qui me décide à poursuivre, c'est la certitude que vous n'êtes pas heureuse. Nous avons tant menti, et tant souffert du mensonge, qu'il n'y a vraiment pas grand risque à essayer si la sincérité guérit.

Ma jeunesse, mon adolescence plutôt, a été absolument pure, ou ce qu'on convient d'appeler telle. Je sais qu'une affirmation semblable prête toujours à sourire, parce qu'elle prouve généralement un manque de clairvoyance ou un manque de franchise. Mais je ne crois pas me tromper, et je suis sûr de ne pas mentir. J'en suis sûr, Monique. J'étais vers la seizième année ce que vous désirez sans doute que Daniel soit à cet âge, et laissez-moi vous dire que vous avez tort de désirer pareille chose. Je suis persuadé qu'il est mauvais de s'exposer si jeune à devoir reléguer toute la perfection dont on fût capable parmi les souvenirs de son plus ancien passé. L'enfant que j'étais, l'enfant de Woroïno n'est plus, et toute notre existence a pour condition

l'infidélité à nous-mêmes. Il est dangereux que les premiers de nos fantômes soient justement les meilleurs, les plus chers, les plus regrettés. Mon enfance est aussi loin de moi que l'attente anxieuse des veilles de fête ou que la torpeur des après-midi trop longues, pendant lesquelles on reste sans rien faire en souhaitant que quelque chose arrive. Comment puis-je espérer retrouver cette paix, qu'alors je ne savais pas même nommer? Je l'ai séparée de moi, en me rendant compte qu'elle n'était pas tout moi-même. Il faut l'avouer tout de suite, je suis à peine sûr de regretter toujours cette ignorance, que nous appelons la paix.

Combien difficile de ne pas être injuste envers soi-même! Je vous disais tout à l'heure que mon adolescence avait été sans troubles; je le crois; je me suis souvent penché sur ce passé un peu puéril et si triste; j'ai tâché de me rappeler mes pensées, mes sensations, plus intimes que des pensées, et jusqu'aux rêves. Je les ai analysés pour voir si je n'y découvrais pas quelque signification inquiétante, qui alors m'avait échappé, et si je n'avais pas pris l'ignorance de l'esprit pour l'innocence du cœur. Vous connaissez les étangs de Woroïno; vous dites qu'ils ressemblent à de grands morceaux de ciel gris tombés sur la terre, et qui s'efforceraient de remonter en brouillard. Enfant, j'en avais peur. Je comprenais déjà que tout a son secret, et les étangs comme le reste, que la paix, comme le silence, n'est jamais qu'une surface, et que le pire des mensonges est le mensonge du calme. Toute mon enfance, quand je m'en souviens, m'apparaît comme un grand calme au bord d'une grande inquiétude, qui devait être toute la vie. Je songe à des circonstances, trop petites pour que je vous les rapporte, que je ne remarquai pas alors, mais où je distingue maintenant les premiers frémissements avertisseurs (frémissements de la chair et frémissements du cœur), comme ce souffle de Dieu dont parle l'Écriture. Il y a certains moments de notre existence où nous sommes, de façon inexplicable et presque terrifiante, ce que nous deviendrons plus tard. Il me semble, mon amie, avoir si peu changé! L'odeur de la pluie m'arrivant par une fenêtre ouverte, un bois de trembles sous la brume, une musique de Cimarose, que les vieilles dames me faisaient jouer parce

que, j'imagine, cela leur rappelait leur jeunesse, moins encore, une qualité particulière du silence, que je ne trouve qu'à Woroïno, suffisent à rendre non avenus tant de pensées, d'événements et de peines, qui me séparent de cette enfance. Je pourrais presque admettre que l'intervalle n'a duré qu'un peu moins d'une heure, qu'il ne s'agit que d'une de ces périodes de demi-sommeil, où je tombais souvent à cette époque, pendant lesquelles la vie et moi n'avions pas le temps de nous modifier beaucoup. Je n'ai qu'à fermer les yeux ; tout se comporte exactement comme alors ; je retrouve, comme s'il ne m'avait pas quitté, ce jeune garçon timide, très doux, qui ne se croyait pas à plaindre, et qui me ressemble tant que je le soupçonne, injustement peut-être, d'avoir pu me ressembler en tout.

Je me contredis, je le vois bien. Sans doute en est-il de cela comme des pressentiments, qu'on se figure avoir eus parce qu'on aurait dû les avoir. Le plus cruel résultat de ce que je suis bien forcé d'appeler nos fautes (ne fût-ce que pour me conformer à l'usage) est de contaminer jusqu'au souvenir du temps où nous ne les avions pas commises. C'est là, justement, ce qui m'inquiète. Car enfin, si je me trompe, je ne puis savoir dans quel sens, et je ne déciderai jamais si mon innocence d'alors était moins grande que je ne l'assurais tout à l'heure, ou si je suis maintenant moins coupable que je ne m'oblige à le penser. Mais je m'aperçois que je n'ai rien expliqué.

Je n'ai pas besoin de vous dire que nous étions très pauvres. Il y a quelque chose de pathétique dans la gêne des vieilles familles, où l'on semble ne continuer à vivre que par fidélité. Vous me demanderez envers qui : envers la maison, je suppose, envers les ancêtres aussi, et simplement envers ce que l'on fut. La pauvreté, mon Dieu, n'a pas beaucoup d'importance pour un enfant ; elle n'en avait pas non plus pour ma mère et mes sœurs, car tout le monde nous connaissait, et personne ne nous croyait plus riches que nous ne l'étions. C'était l'avantage de ces milieux très fermés d'autrefois, qu'on y considérait moins ce que vous étiez que ce que vous aviez été. Le passé, pour peu qu'on y songe, est chose infiniment plus stable que le présent, aussi paraissait-il

d'une conséquence bien plus grande. On ne nous prêtait pas plus d'attention qu'il ne fallait ; ce que l'on estimait en nous, c'était un certain feld-maréchal qui vécut à une époque fort lointaine, dont personne, à un siècle près, ne se rappelait la date. Je me rends compte aussi que la fortune de mon grand-père, et les distinctions obtenues par mon bisaïeul, restaient à nos yeux des faits beaucoup plus considérables, même beaucoup plus réels que notre propre existence. Ces vieilles façons de voir vous font probablement sourire ; je reconnais que d'autres, tout à fait opposées, ne seraient pas plus déraisonnables, mais enfin celles-ci nous aidaient à vivre. Comme rien ne pouvait empêcher que nous ne fussions les descendants de ces personnages devenus presque légendaires, rien ne pouvait empêcher non plus qu'on ne continuât de les honorer en nous ; c'était bien la seule part du patrimoine qui fût vraiment inaliénable. On ne nous reprochait pas d'avoir moins d'argent et de crédit qu'ils n'en avaient possédé ; cela était trop naturel ; il y aurait eu, à vouloir égaler ces gens célèbres, je ne sais quoi d'inconvenant comme une ambition déplacée.

Ainsi, la voiture qui nous menait à l'église eût semblé démodée ailleurs qu'à Woroïno, mais là, je pense qu'une voiture nouvelle eût choqué davantage, et si les robes de notre mère duraient un peu trop longtemps, on ne le remarquait pas non plus. Nous, les Géra, n'étions pour ainsi dire que la fin d'un lignage, dans ce très vieux pays de la Bohême du Nord. On aurait pu croire que nous n'existions pas, que des personnages invisibles, mais beaucoup plus imposants que nous-mêmes, continuaient à emplir de leurs images les miroirs de notre maison. Je voudrais éviter jusqu'au soupçon de rechercher un effet, surtout à la fin d'une phrase, mais on pourrait dire, en un certain sens, que ce sont les vivants, dans les vieilles familles, qui semblent les ombres des morts.

Il faut me pardonner de m'attarder si longtemps à ce Woroïno d'autrefois, car je l'ai beaucoup aimé. C'est une faiblesse, je n'en doute pas, et l'on ne devrait rien aimer, du moins rien aimer particulièrement. Ce n'était pas que nous y fussions très heureux ; du moins, la joie n'y habitait guère. Je ne crois pas me rappeler d'y avoir

entendu un rire, même un rire de jeune fille, qui ne fût pas étouffé. On ne rit pas beaucoup, dans les vieilles familles. On finit même par s'habituer à n'y parler qu'à voix basse, comme si l'on craignait d'y réveiller des souvenirs qu'il est vraiment préférable de laisser dormir en paix. On n'y était pas malheureux non plus, et je dois dire aussi que je n'y ai jamais vu pleurer. Seulement, on y était un peu triste. Cela tenait au caractère encore plus qu'aux circonstances, et tout le monde admettait, autour de moi, que l'on pût être heureux sans jamais cesser d'être triste.

C'était alors la même construction blanche, tout en colonnades et en fenêtres, de ce goût français qui prévalut au siècle de Catherine. Mais il faut vous rappeler que cette vieille maison était beaucoup plus délabrée qu'aujourd'hui, puisqu'elle n'a été réparée que grâce à vous, à l'époque de notre mariage. Il ne vous est pas difficile de l'imaginer alors : souvenez-vous de l'état où elle se trouvait quand vous y vîntes pour la première fois. Sûrement, on ne l'avait pas élevée pour y vivre une vie monotone ; je suppose qu'elle avait été bâtie pour y donner des fêtes (au temps où l'on donnait des fêtes) par la fantaisie d'un aïeul qui voulait montrer du faste. Toutes les maisons du XVIII^e^ siècle sont ainsi : il semble qu'elles soient construites pour la réception des hôtes, et nous n'y sommes jamais que des visiteurs mal à l'aise. Nous avions beau faire : celle-ci était toujours trop grande pour nous et il y faisait toujours froid. Il me semblait aussi qu'elle n'était pas solide, et certes, la blancheur de pareilles maisons, si désolée sous la neige, fait penser à de la fragilité. On comprend bien qu'elles ont été conçues pour des pays beaucoup plus tièdes, et par des gens qui prennent plus facilement la vie. Mais je sais maintenant que cette construction d'apparence légère, qu'on dirait prévue pour l'espace d'un été, durera infiniment plus longtemps que nous, et peut-être que notre famille. Il se peut qu'elle aille un jour à des étrangers ; cela lui serait indifférent, car les maisons vivent d'une vie particulière, à laquelle notre vie importe peu, et que nous ne comprenons pas.

J'y revois des visages sérieux, un peu tirés, des visages pensifs de femmes dans des salons trop clairs. L'aïeul dont je vous parlais tout à l'heure avait voulu

que les pièces fussent spacieuses afin que la musique y sonnât mieux. Il aimait la musique. De lui, on ne parlait pas souvent ; il semblait qu'on préférât n'en rien dire ; on savait qu'il avait dilapidé un grand avoir ; peut-être lui en voulait-on, ou bien y avait-il autre chose. On passait encore deux générations sous silence, et probablement rien de remarquable ne valait qu'on s'y intéressât. Mon grand-père venait ensuite ; il s'était ruiné au temps des réformes agraires ; il était libéral ; il avait des idées qui pouvaient être très bonnes, mais qui naturellement l'avaient appauvri, et la gestion de mon père fut aussi déplorable. Il mourut jeune, mon père. Je m'en souviens très peu ; je me rappelle qu'il était sévère, pour nous autres enfants, comme sont parfois sévères les gens qui se reprochent de n'avoir pas su l'être envers eux-mêmes. Bien entendu, ce n'est là qu'une supposition, et je ne sais rien de mon père.

J'ai remarqué quelque chose, Monique : on dit que les vieilles maisons contiennent toujours des fantômes ; je n'en ai jamais vu, et pourtant j'étais un enfant craintif. Peut-être je comprenais déjà que les fantômes sont invisibles, parce que nous les portons en nous-mêmes. Mais ce qui rend les vieilles maisons inquiétantes, ce n'est pas qu'il y ait des fantômes, c'est qu'il pourrait y en avoir.

Je crois que ces années d'enfance ont déterminé ma vie. J'ai d'autres souvenirs plus proches, plus divers, peut-être beaucoup plus nets, mais il semble que ces impressions nouvelles, ayant été moins monotones, n'aient pas eu le temps de pénétrer assez profondément en moi. Nous sommes tous distraits, parce que nous avons nos rêves ; seul, le perpétuel recommencement des mêmes choses finit par nous imprégner d'elles. Mon enfance fut silencieuse et solitaire ; elle m'a rendu timide, et par conséquent taciturne. Quand je pense que je vous connais depuis près de trois ans et que j'ose vous parler pour la première fois ! Encore n'est-ce que par lettre, et parce qu'il le faut bien. Il est terrible que le silence puisse être une faute ; c'est la plus grave de mes fautes, mais enfin, je l'ai commise. Avant de la commettre envers vous, je l'ai commise envers moi-même. Lorsque le silence s'est établi dans une maison, l'en faire sortir est difficile ; plus une chose est importante,

FEUX

Préface 1075
J'espère que ce livre... 1083
Phèdre ou le Désespoir 1085
En avion, près de toi,... 1089
Achille ou le Mensonge 1091
Un cœur, c'est peut-être... 1097
Patrocle ou le Destin 1101
Ne plus se donner,... 1105
Antigone ou le Choix 1107
Aimer les yeux fermés,... 1111
Léna ou le Secret 1113
Brûlé de plus de feux... 1121
Marie-Madeleine ou le Salut 1123
Quand je te revois,... 1133
Phédon ou le Vertige 1135
L'amour est un châtiment. 1145
Clytemnestre ou le Crime 1147
Cesser d'être aimée,... 1155
Sappho ou le Suicide 1157
Je ne me tuerai pas. 1167

NOUVELLES ORIENTALES

COMMENT WANG-FÔ FUT SAUVÉ 1171
LE SOURIRE DE MARKO 1182
LE LAIT DE LA MORT 1190
LE DERNIER AMOUR DU PRINCE GENGHI 1200
L'HOMME QUI A AIMÉ LES NÉRÉIDES 1210
NOTRE-DAME-DES-HIRONDELLES 1217
LA VEUVE APHRODISSIA 1225
KÂLI DÉCAPITÉE 1234
LA FIN DE MARKO KRALIÉVITCH 1239
LA TRISTESSE DE CORNÉLIUS BERG 1243
Post-scriptum 1247
SUPPLÉMENT : La Nouvelle Eurydice 1249
BIBLIOGRAPHIE, par Yvon Bernier 1327

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

ALEXIS
OU LE TRAITÉ DU VAIN COMBAT

LE COUP DE GRÂCE

DENIER DU RÊVE

MÉMOIRES D'HADRIEN
Carnets de notes
de *Mémoires d'Hadrien*

L'ŒUVRE AU NOIR
Carnets de notes
de *L'Œuvre au Noir*

ANNA, SOROR...

UN HOMME OBSCUR

UNE BELLE MATINÉE

FEUX

NOUVELLES ORIENTALES

Supplément
LA NOUVELLE EURYDICE

Avant-propos de l'auteur
Avertissement de l'éditeur
Chronologie
Bibliographie

Marguerite Yourcenar en 1949.
Photo Jean-Marie Marcel.